

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/  
Pagination continue
- Includes index(es)/  
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/  
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison
- Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

- Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires: Les pages froissées peuvent causer de la distorsion.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>									

# LE COIN DU FEU,

RECUEIL DE LECTURES

AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

VOL. I.

SAMEDI, 20 FÉVRIER 1841.

No. 14.

## SOMMAIRE DES MATIERES.

LE MARI DE MADAME DE SOLANGE ; LA NAPOLEONNE ; LA MENDIANTE ; ET L'EGYPTE.

### LE MARI DE MADAME DE SOLANGE.

#### I.

Deux hommes étaient assis l'un vis-à-vis de l'autre auprès d'un bureau chargé d'*in-folios* ouverts, de parchemins timbrés et de sacs à procès.

Le costume du premier annonçait l'un des plus brillants gentilshommes de la cour de Louis XV, tandis que le second portait l'habit de drap noir et le jabot en organdi, qui désignait alors l'homme de loi d'une manière presque certaine.

—Ainsi, maître Durocher, reprit le jeune seigneur comme s'il eût voulu résumer les renseignements que le notaire venait de lui fournir, vous m'assurez que la fortune de Mme de Solange ne monte pas à moins de cent mille livres de revenus ; qu'elle est liquidée de toute dette et susceptible d'augmentations ?

—Je puis l'affirmer, répondit le notaire.

—Fort bien ; mais vous n'êtes point seulement un habile praticien, maître ; tout ce que vous m'avez appris jusqu'à ce jour des personnes que je voulais connaître, l'expérience l'a justifié. Voulez-vous me donner une nouvelle preuve de vos lumières ?

—M. de Lanoy peut compter en toute occasion sur mon dévouement, répondit le notaire sérieusement.

—Eh bien ! dites-moi ce que vous savez de Mme de Solange et ce que vous en pensez.

Durocher sourit.

—Je pense, M. le comte, dit-il, que c'est le plus grand homme d'état de l'époque et que tous les autres ne sont, auprès d'elle, que des femmes de ménage.

Le comte regarda Durocher avec étonnement.

—Vive Dieu ! qu'a-t-elle donc fait de si miraculeux ? demanda-t-il.

—Elle donne des bals où vous dansez, et elle est reçue chez M. de Choiseul, répondit le no-

taire ; cela peut vous paraître peu de chose, M. le comte ; mais pour arriver là, il lui a fallu plus de volonté et de suite qu'à nos ministres pour faire la guerre d'Allemagne.

—Ah ! je comprends ; on m'a dit en effet que son père n'était point noble.

—Son père était porte-balle, M. le comte, puis prêteur sur gages. Il mourut en laissant deux millions. Une bourgeoise ordinaire se fût contentée d'en jouir ; mais Mme de Solange voulait être de la cour. Concevez-vous ? être de la cour quand votre père a vendu des chaussettes de laine ! Il fallait d'abord un mariage qui fit oublier son origine. Elle eût pu trouver un duc ou un marquis ruinés par le jeu ; il y en a toujours quelques-uns dont la noblesse est en vente pour les filles d'enrichis ; mais, en épousant, il eût fallu payer des dettes, subir des insolences, et la fille du porte-balle voulait avant tout un mari docile.

—Et elle le trouva ?

—Elle découvrit un pauvre gentilhomme qui consentit à lui donner son nom sans stipuler aucun avantage au contrat : c'était M. le marquis de Solange. Le malheureux l'épousa seulement pour avoir un habit de noces ; elle avait eu raison de penser qu'un tel mari la laisserait maîtresse de tout, mais elle s'était trompée en espérant l'utiliser. M. de Solange avait pris une femme comme la plupart des gentilshommes prennent un emploi : pour ne rien faire. Nature timide, il n'avait jamais reculé son horizon au-delà d'un bonheur vulgaire ; c'était un de ces hommes qui vivent pour ainsi dire au clair de lune de toutes les pensées et de toutes les passions. Aussi une fois assuré de ses quatre repas, se croisa-t-il philosophiquement les bras. Mme de Solange tenta en vain d'exciter son ambition, de le pousser, de le produire ; elle avait beau souffler son âme dans ce corps endormi, y faire entrer sa volonté, penser, parler, marcher pour lui, rien ne pouvait réveiller cette paresseuse nature. Pendant dix ans, elle a continué cette rude tâche ; elle l'a porté dans ses bras comme un enfant, sur toutes les routes du crédit ; elle l'a conduit à toutes les portes du pouvoir, et toujours le corps sans âme est retombé de son haut : c'était la roche de Sysiphe !

—Elle a enfin renoncé pourtant ?

—Oui, mais alors elle s'est vue forcée de défaire tout ce qu'elle avait fait. Pour pousser M. de Solange, elle lui avait créé une importance artificielle ; elle s'était étudiée à lui donner l'air du chef de la famille et n'avait agi pour ainsi dire que sous son enveloppe ; une fois son impuissance reconnue, il fallait lui reprendre une à une toutes les forces qu'elle lui avait prêtées ; il s'agissait enfin, après avoir passé dix ans à faire prendre un fantôme pour un homme, de rejeter ce fantôme dans le néant et de se mettre à sa place sans avoir l'air de rien déranger.

—Et Mme de Solange a réussi ?

—Elle a réussi. Son mari est rentré insensiblement dans l'ombre. Les habitudes indépendantes qu'elle lui avait données pour le faire valoir, elle les lui a reprises jour par jour. On a vu cette individualité s'éteindre comme on l'avait vue se former. Elle a réaccoutumé le monde à ne voir qu'elle, à ne connaître qu'elle : elle seule est riche, elle seule est influente, elle seule existe. Le nom de son mari même lui appartient ; c'est elle qui le porte ; lui, on l'appelle *le mari de Mme de Solange*.

—Et il a consenti à cette annulation ?

—Non pas sans lutte. Comme on touchait à ses habitudes, il a d'abord résisté ; mais que pouvait une aussi frêle intelligence contre la terrible volonté de cette femme ? Aujourd'hui le mari de Mme de Solange est un vieillard presque en enfance, que l'on soigne à part dans un appartement retiré et que la voix de sa maîtresse fait trembler. Nul ne lui obéit, et les étrangers mêmes n'y prennent point garde. Il est chez Mme de Solange comme un portrait de famille accroché au mur. Il ne parle à personne et personne ne lui parle. Sa fille seule, sortie du couvent depuis quelques mois, lui témoigne une affection dont il semble heureux ; mais cette consolation lui sera bien vite enlevée, car Mme de Solange n'a point renoncé à ses projets ambitieux et sait par expérience que les efforts d'une femme seule ne peuvent conduire bien loin. Aussi, ne tardera-t-elle pas à marier demoiselle Jeanne, et ce qu'elle n'a pu faire par son mari, elle l'essayera par son gendre.

—Et j'espère qu'elle y réussira, maître Durocher, dit le gentilhomme, car ce gendre est trouvé.

—Je m'en doutais, dit tranquillement le notaire.

—Et vous le connaissez ?

Durocher leva la tête avec une sorte d'étonnement.

—M. le comte a bien mauvaise opinion de mon intelligence aujourd'hui, dit-il en souriant.

De Lanoy lui frappa sur l'épaule.

—Eh bien oui, Durocher, dit-il, on m'avait proposé ce mariage, et tout ce que je viens d'apprendre me décide. Vous savez dans quel état le désordre et les procès de ma mère m'ont laissé ; il faut qu'une riche alliance rétablisse ma fortune et me permette de prendre une maison digne de mon rang. Quant à la naissance de Mme de Solange, ce sont de ces choses au-dessus desquelles doit se mettre un esprit éclairé. Que la noblesse ait son privilège, c'est de droit, et personne, je pense, n'y peut trouver à redire ; mais je partage, du reste, l'avis de notre grand poète : "Les mortels sont égaux, etc.," dans notre siècle il faut de la philosophie, mon cher Durocher. La dot de la petite me servira d'ailleurs à acheter une charge importante ; avec mon nom je puis arriver à tout.

—Ainsi, monsieur le comte ne s'effraie point de l'ambition de Mme de Solange ?

—Loin de là, mon cher, je m'en réjouis ! Ne pouvant arriver que par moi, elle n'épargnera rien pour me pousser en avant. Sa fortune, ses relations, son adresse, tout sera employé à mon profit. En galanterie comme en politique, nul ne peut remplacer une vieille femme. Elle hasardera mille démarches que l'on ne pourrait faire soi-même, rend mille services qu'une plus jeune refuserait par inexpérience ou par scrupule. N'appartenant plus à aucun sexe, elle peut être la confidente de tous deux. Elle remarque ce qui vous échappe, intrigue, rampe et ment pour vous !

—M. le comte peut avoir raison, dit le notaire ; avoir une vieille femme dans ses intérêts, c'est prendre le diable à son service ; on peut s'en bien trouver tant qu'on ne lui vend point son âme.

—C'est à quoi je prendrai garde, Durocher, dit le comte ; je veux bien que Mme de Solange me mène, mais comme la poudre pousse le boulet, c'est-à-dire à condition que je serai en avant ; c'est, du reste, chose facile et que je crois entendre.

—En effet, dit l'homme de loi avec un sourire où perçait l'ironie, j'ai toujours vu M. le comte habile à se faire des serviteurs, sans s'astreindre à leur payer de gages ; aussi lui seul me semblait-il capable de lutter contre Mme de Solange ; peut-être même n'aura-t-il point à s'en plaindre ; quand les forces sont égales, on est juste par nécessité.

—Je l'entends ainsi, dit le gentilhomme en se levant ; préparez, mon cher Durocher, un projet de contrat qui puisse être avantageux aux deux

parties. J'apporte de mon côté un nom, une position à la cour, j'ai droit à des compensations, vous y songerez ; cette note que je vous laisse vous fera connaître à peu près ce que je désire ; arrangez cela en termes de basoche et de manière à ne point trop effaroucher Mme de Solange ; votre projet de contrat rédigé, le duc de Lussac, qui s'est entremis dans cette affaire, le lui portera, et si les clauses lui conviennent, je me ferai présenter à la petite, que l'on dit fort passable.

—Vous ne l'avez point encore vue ?

—Non, je veux savoir avant tout si nous pouvons nous entendre ; un mariage est chose grave, et l'on ne doit point s'engager à la légère. Tout votre avenir peut dépendre d'un bon ou d'un mauvais contrat ; quant à la femme, on a toujours le temps de la connaître. Voyez donc, Durocher, à prendre mes intérêts et à les bien assurer.

—J'y mettrai mes soins.

—Tâchez que tout soit prêt pour demain.

—Je doute que je le puisse, monsieur le comte, il y aura des recherches à faire, des titres à consulter.

—N'avez-vous point l'aide de Jérôme Bouvart, votre clerc, que vous dites aussi habile que vous ?

—C'était la vérité, M. le comte, mais depuis quelques mois Jérôme n'est plus le même.

—Comment ! Se dérangerait-il ?

—Je ne sais, mais il est devenu pâle et muet comme un trappiste, et son esprit semble toujours en voyage.

—Le drôle est amoureux, dit M. de Lanoy en essayant sa poudre devant un petit miroir accroché au mur.

—Je l'ai pensé tant que j'ai vu ses fréquentes visites à sa cousine chez les dames de la Visitation ; mais depuis deux mois il y retourne à peine.

—N'importe, Durocher, reprit le comte ; il faut que vous fassiez diligence ; je veux finir cette affaire... maître ; je n'ai pas besoin de vous recommander la discrétion.

—M. le comte ne soupçonne point mon intelligence et il connaît mon zèle.

—Fort bien. Vous serez content de moi.

A ces mots, M. de Lanoy salua de la main avec cette familiarité impertinente qui constituait, à cette époque, les bonnes manières, s'avança vers la porte, que le notaire lui ouvrit respectueusement, et disparut en fredonnant dans l'escalier tortueux.

## II.

Le siècle de Louis XIV apparaît seul, au premier abord, dans Versailles ; palais, jardins,

places ; rues, boulevards, tout semble marqué du même cachet de despotique splendeur. Partout éclate cette volonté inflexible du grand roi ramenant toute chose à la ligne droite et soumettant la création à la même étiquette que sa cour. Pour trouver la France du siècle suivant, il faut chercher dans les lieux écartés où se cachent les hôtels à frontons sculptés en guirlande, les petites maisons à portes dérobées au-dessus desquelles s'entrelacent des amours, les jardins à longues tonnelles et à charmilles obscures que garde une statue de femme. C'est là que la société de Louis XV, fatiguée de l'éclat symétrique du règne précédent, vint cacher ses vices entre cour et jardin, non par pudeur, mais par sensualité, car le 18<sup>e</sup> siècle fut avant tout une époque de jouissance n'appuyant sur rien, jouant avec tout et préparant sa propre mine avec la voluptueuse frivolité de Sardanapale arrangeant son bûcher.

Or, c'est dans un de ces hôtels à l'ère *Pompadour* que nous devons transporter le lecteur. Récemment bâti au fond de la ruelle Montbauron, le pavillon de Mme de Solange avait toute la richesse mesquine et toutes les grâces affectées de l'époque. On y arrivait par une cour étroite sur laquelle s'ouvrait une porte latérale servant d'entrée. La façade, que l'on ne pouvait apercevoir du dehors, donnait sur une terrasse bordée de caisses d'orangers et sur un parterre presque uniquement garni de tulipes et d'hortensias. Le reste du jardin était divisé en étroites plates-bandes, encadrées de sauge, de lavande ou de romarin. Au milieu s'élevait un cadran solaire de marbre blanc, et çà et là quelques statues montraient leurs têtes par-dessus les buissons taillés en gobelets. Deux allées de tilleuls plantées aux deux pignons conduisaient à un vaste berceau de vignes et de chèvrefeuille sous lequel Mme de Solange recevait quelquefois ses visites en été.

Au moment où commence notre histoire, un vieillard et une jeune fille s'y trouvaient seuls assis. Le vieillard portait un costume de ville d'une élégance presque coquette. Ses cheveux, soigneusement crépés, étaient recouverts d'un léger nuage de poudre ; une tabatière d'émail sortait à demi d'une des poches de sa veste brodée ; ses bas de soie bien tirés étaient retenus par une boucle d'or ciselé, et deux roses d'un grand prix étincelaient à chacune de ses mains.

Mais ce luxe ne servait qu'à rendre sa décrépitude plus visible. Son visage avait non point cette teinte chaude et tannée, dernière fraîcheur du vieillard, mais une pâleur blafarde qui ôtait à ses rides leurs ombres et leur donnait un aspect maladif ; ses lèvres toujours ent'ouvertes étaient agitées d'un tremblement nerveux, et ses yeux

d'un bleu-tendre avaient quelque chose de timide et de vague.

Quant à la jeune fille, elle semblait dans toute la splendeur d'une première jeunesse. L'air mystique et provoquant à la fois, elle eût pu servir de modèle à une Vierge peinte par Watteau. Son costume participait de cette double expression : on y sentait un reste d'habitudes de couvent déjà mêlé d'une demi-science mondaine.

Elle tenait à la main une tragédie de Voltaire, alors dans sa nouveauté, et la lisait à haute voix. Tout à coup elle s'interrompt ; le vieillard venait de laisser tomber sa tête sur sa poitrine. La jeune fille posa le livre sur sa chaise et s'approcha doucement ; mais ce mouvement lui fit rouvrir les yeux.

— Ah ! je vous ai réveillé, mon père ! s'écria-t-elle avec regret.

— Reste, dit-il d'une voix frêle ; assieds-toi là, Jeanne... plus près, plus près encore.

Elle s'accroupit aux pieds du vieillard, dans l'attitude gracieuse d'une enfant qui demande des caresses. Celui-ci posa une main sur son épaule, releva de l'autre son front et la regarda long-temps avec une sorte d'enchantement naïf.

La jeune fille sourit d'abord sous ce regard ; mais je ne sais quel souvenir traversa subitement sa pensée, ses yeux se mouillèrent et elle baissa la tête.

— Qu'y a-t-il, Jeanne ? demanda le vieillard, à qui ce mouvement n'avait point échappé.

— Rien, rien, mon père, répondit-elle rapidement.

— Tu me trompes. Hier encore j'ai vu que tu avais pleuré ; je voulais t'en demander la cause, et ce matin j'ai oublié... Oh ! ma tête ! ma tête !...

Il porta les deux mains à son front avec l'expression plaintive d'un enfant. Jeanne voulut l'entourer de ses bras, mais il se dégagea doucement, jeta autour de lui un regard précautionneux, et baissant la voix :

— Mme de Solange te rend malheureuse, peut-être ? dit-il avec une sorte d'effroi.

— Qui vous fait penser cela ? interrompit la jeune fille.

Il lui imposa silence de la main.

— Bien, bien, je sais que tu ne me l'avoueras point. A quoi bon ! Je ne pourrais te protéger, moi ; mais prends garde, Jeanne ; ne résiste pas à ta mère. Tout ce qui résiste, vois-tu, elle le brise !

— Je le sais, murmura Jeanne, dont les yeux se détournèrent vers son père.

Celui-ci l'attira plus près de lui.

— Ta-t-elle refusé quelque plaisir ; demanda-t-il.

— Nullement, mon père.

— Tu désires peut-être quelque parure ?

— Aucune.

— Pourquoi le cacher, enfant ? on pourrait te l'acheter. Ta pension est faible et ne doit point te suffire.

— Je ne la voudrais plus forte que lorsque je vois de pauvres familles.

— Et tu en connais maintenant que tu aimerais à secourir ?

— Hélas ! mon père, ceux qui souffrent ne manquent jamais.

M. de Solange regarda autour de lui, et tirant de la poche de sa veste une petite bourse de cuir de daim :

— Tiens, dit-il.

— De l'or ! s'écria Jeanne étonnée.

— Cache, cache cet or, enfant ; et surtout prends garde que ta mère ne le voie !

— Pourquoi cela ? Ne le tenez-vous point d'elle, mon père ?

— Nou.

— De qui donc, alors ?

— Tout est pour toi, dit le vieillard en rougisant.

— Mais vous ne me répondez point mon père, reprit Jeanne vivement. Cette bourse...

Et comme si un souvenir l'illuminait subitement :

— Cette bourse a été dérobée à ma mère il y a quelques jours ! s'écria-t-elle.

— Tais-toi, dit le vieillard épouvanté.

— Quoi ! ce serait...

— Tais-toi !

Elle regarda son père stupéfaite. Celui-ci jeta un coup d'œil autour de lui pour s'assurer qu'ils étaient seuls.

— Tout lui appartient, reprit-il à voix basse... Je suis chez elle comme à l'hospice ; je n'ai rien à moi... Quand j'ai vu cet or, j'ai pensé qu'il pourrait te rendre heureuse.

— Oh ! mon père, mon père, s'écria Jeanne, émue à la fois de honte, de pitié et d'attendrissement.

— Ainsi tu es heureuse, Jeanne ! dit celui-ci en l'attirant à lui. Pauvre fille ! J'aurais voulu pouvoir dérober pour toi le trésor du roi de France ! Si j'avais le paradis, vois-tu, Jeanne, je te le donnerais tout entier sans y garder même une place. Mais embrasse donc ton père, enfant !

remercie-le donc ! C'est la première fois que je puis te faire un présent.

Il y avait dans les paroles du vieillard une tendresse naïve et à demi égaré qui émut Jeanne jusqu'au fond du cœur. Dépouillée de sa volonté par une longue oppression, cette pauvre âme en était revenue à tous les instincts de l'enfance.

Jeanne jeta ses bras autour du cou de son père et baisa ses cheveux blancs.

—Cache, cache la bourse, reprit le vieillard joyeusement. Ah ! ils me croient la tête faible !... Mais je vois tout, je comprends tout. Aussi, sois tranquille, ma Janneton, je sais comment faire, maintenant. On ne se défie point de moi ; tes pauvres ne manqueraient plus de rien. Mais cache la bourse, surtout, cache la bien.

—Elle ne nous appartient pas, observa la jeune fille doucement, et il faudra la rendre.

—La rendre ! et à qui ?

—A ma mère.

—Que dis-tu ! s'écria le marquis épouventé. Tu lui diras donc que je l'ai prise ?

—Non, mon père.

—Elle le devinera et te forcera à l'avouer. Tu me dénonceras, malheureuse !

—Mon père !

—Oh ! ne fais pas cela, Jeanne, je t'en conjure ; ta mère se vengerait sur moi. Tu ne voudrais point me rendre malheureux. Tu es la seule qui m'aimes ici. Oh ! ne rends pas la bourse ; je l'ai prise pour toi, Jeanne. Par miséricorde, ne dis rien à ta mère.

Il avait les mains jointes et pleurait. La jeune fille éperdue se jeta dans ses bras en s'efforçant de le rassurer par ses promesses et ses baisers, mais il semblait toujours inquiet.

—Tu ne sauras point cacher cet or, reprit-il, et tout se découvrira. Rends-le-moi, Jeanne, c'est le plus sûr ; rends-le-moi, et je le garderai.

Jeanne lui remit la bourse, qu'il ramassa vivement.

—Surtout pas un mot à ta mère, reprit-il en posant un doigt sur ses lèvres. Si elle t'interroge, aime-moi assez pour mentir ; ton confesseur te le pardonnera, et, s'il le faut, je prendrai sur moi le péché.

Dans ce moment un domestique en livrée parut au bout de l'allée. Il venait annoncer à M. de Solange que le souper était servi.

Celui-ci se leva, fit un signe à Jeanne pour lui recommander la discrétion, et, s'appuyant sur le bras du valet, il regagna d'un pas chancelant l'appartement qu'il occupait dans l'hôtel.

La jeune fille le suivit des yeux avec une ex-

pression de pitié caressante, jusqu'à ce qu'il eût disparu sous les tilleuls. Alors ses idées parurent prendre un autre cours, et elle tomba dans une profonde rêverie.

Le jour, qui commençait à tomber, ne jetait plus sur la tonnelle que des lueurs incohérentes ; la cloche du souper avait sonné, et, suivant l'usage établi dans la plupart des maisons nobles, Jeanne n'y devait point paraître. Certaine ainsi que son absence ne pouvait être remarquée par sa mère ni par les gens de service occupés ailleurs, la jeune fille chercha le coin le plus reculé de la tonnelle, s'y assit et tira de son sein une lettre qu'elle y tenait cachée.

La seule vue de ce papier sembla réveiller en elle une subite émotion, car la rougeur couvrit ses joues, un léger tremblement agita ses lèvres, et elle promena autour d'elle un regard inquiet ; mais, sûre de ne pouvoir être aperçue, elle l'ouvrit lentement et se mit à le relire tout bas.

Cette lecture avait sans doute pour elle un vif intérêt, car elle ne tarda point à l'absorber tout entière. Une lueur d'indicible joie illuminait ses traits par instants, puis s'éloignait tout à coup sous un nuage de doute ou de crainte. Deux ou trois fois elle s'interrompit, demeurant immobile, les yeux fixes et comme écrasée sous un sentiment de désespoir.

Enfin, elle avait achevé sa lecture et se préparait à la recommencer lorsqu'un bruit de pas se fit entendre : elle cacha vivement dans son sein la lettre qu'elle tenait, et presque au même instant Mme de Solange parut à l'entrée de la tonnelle.

### III.

Madame de Solange était une femme de haute taille, richement vêtue, à la démarche lente mais ferme. Rien chez elle ne rappelait son origine. Ses traits avaient une régularité pour ainsi dire hautaine, et leurs rides se cachaient sous une sorte de *blondur* aristocratique. Ce qui manquait dans tout son être, ce n'était point la distinction : c'était la vie. Sa robe de veours ne pouvait déguiser sa maigreur, et la lividité de son visage perceait le fard dont elle l'avait couvert. C'était seulement dans le regard que l'on retrouvait l'indice d'une énergie éprouvée ; toute sa vie semblait s'y être réfugiée, et son œil gris brillait d'un éclat que l'on avait peine à supporter.

Jeanne, qui avait failli être surprise, était restée tremblante et la tête baissée à son aspect ; Mme de Solange ne parut point y prendre garde.

—Je vous cherchais, dit-elle à la jeune fille d'une voix dont l'harmonie avait quelque chose de métallique. Etes-vous seule ?

—Seule, madame, répondit Jeanne.

Mme de Solange s'assit sur l'un le banc que sa fille venait de quitter et lui fit signe de prendre devant elle un des sièges rustiques qui se trouvent là sous la tonnelle.

—J'ai à vous parler, Jeanne, reprit-elle d'un ton plus confidentiel que de coutume. Approchez-vous et écoutez-moi avec attention.

La jeune fille obéit.

—Depuis bientôt trois mois que vous avez quitté le couvent, reprit Mme de Solange, j'ai évité de vous présenter à la société qui fréquente l'hôtel. Vous avez vécu dans la retraite comme il convient à une fille de votre condition, qui ne doit paraître dans le monde qu'en se mariant ; mais ce moment est enfin venu.

—Que dites-vous, madame ! s'écria Jeanne, qui leva brusquement la tête en tressaillant.

—Je dis que je viens d'arranger un mariage tel que je pouvais le désirer.

—Pour moi ? interrompit la jeune fille.

—Pour vous, reprit Mme de Solange. Qu'y a-t-il dans cette nouvelle qui puisse vous étonner ? N'avez-vous jamais pensé qu'il en devrait être ainsi tôt ou tard ?

—Madame... balbutia Jeanne éperdue.

—Allons, remettez-vous, dit froidement Mme de Solange ; il s'agit ici non point de s'émouvoir, mais de causer. Le mariage aura lieu dans un mois, et dès demain je vous emmènerai pour choisir le trousseau.

Cette nouvelle était si inattendue que Jeanne en resta un instant comme foudroyée. Elle regarda sa mère, pâle et les mains jointes, et sans pouvoir parler.

—C'est impossible, dit-elle enfin d'une voix entrecoupée ; dans un mois, madame, c'est impossible.

—Pourquoi donc ? demanda la marquise.

—Je ne savais point... je n'étais point préparée. Oh ! je vous en conjure...

—Enfin !... interrompit Mme de Solange avec impatience.

—Je ne veux pas me marier, ma mère ! s'écria la jeune fille en se laissant glisser à genoux.

La marquise recula vivement : —Relevez-vous, dit-elle. Pourquoi cet effroi, ces larmes, et que dois-je conclure de pareilles folies ? Les dames de la Visitation auraient-elles abusé de leur influence pour vous inspirer un fanatique désir de fuir le monde ?

—Non, madame.

—Qu'est-ce donc alors ? éprouvez-vous quelque répugnance pour le mariage ?

—Je ne dis point cela, madame, murmura Jeanne.

—C'est donc seulement pour le mari que je vous propose ; mais je ne vous l'ai point nommé, vous ne l'avez jamais vu. S'il est jeune, spirituel, galant et de grande naissance, le refuserez-vous également ?

—Ah ! quel qu'il soit ! s'écria Jeanne, emportée par son émotion.

Mme de Solange leva brusquement la tête :

—Alors, vous en aimez un autre ? dit-elle.

Jeanne se couvrit le visage. Il y eut une pause.

—Ainsi, vous l'avouez, reprit la marquise d'une voix dont le tremblement annonçait une colère retenue. Et bien, mademoiselle, voyons votre choix ! Pour être préférable au comte de Lanoy, il faut que l'homme distingué par vous réunisse à un haut degré les avantages de la beauté, de l'intelligence et de la fortune. Nommez-le ! nommez-le sur-le-champ ! Mais pourquoi ce silence ? Hésiter, c'est me faire croire à quelque préférence indigne de vous. Son nom est-il honteux, que vous n'osiez le prononcer ? Parlez mademoiselle ! mais parlez donc !

—Ne m'interrogez point, madame, balbutia Jeanne, étouffée de sanglots.

La marquise fit un brusque mouvement.

—Ainsi, vous rougissez d'avouer votre choix, reprit-elle. Vous-même, alors, en faites justice ! Qu'il n'en soit plus question, mademoiselle, vous épouserez M. de Lanoy.

—Ma mère ! par pitié ! s'écria Jeanne.

Mais Mme de Solange lui saisit brusquement le bras, et avec un emportement qu'elle avait jusqu'alors difficilement contenu :

—Alez ! dit-elle, vous obéirez !... Point de prières, point de larmes ! Je le veux ! Je ne vous demande plus la confiance de vos folles préférences. Gardez vos rêves, vous le pouvez ; mais ce mariage réalise un espoir que je poursuis depuis vingt années ; il vous assure le crédit et le rang que nous avons le droit d'ambitionner ; il se fera, mademoiselle. Fussé-je à mon heure d'agonie, je remettrais à recevoir l'absolution de mes péchés pour en signer le contrat.

L'énergie avec laquelle ces mots étaient prononcés saisirent la jeune fille ; elle leva vers sa mère des yeux noyés de larmes, mais le regard fixe de celle-ci s'appuyait sur elle avec une volonté si implicable qu'elle en fut comme écrasée et qu'elle se laissa retomber sur le siège qu'elle avait quitté.

Mme de Solange s'aperçut de ce subit abattement ; elle avait déjà repris possession d'elle-même.

—Vous réfléchirez, mademoiselle, dit-elle d'un ton de froideur imposante. On a dû vous apprendre au couvent qu'à nous appartenait le droit de

disposer de votre sort, à vous le devoir de vous soumettre ; mais il ne suffit point d'obéir, il faut que vous le fassiez avec la bonne grâce qui convient à votre éducation et à votre rang. J'ose espérer que vous ne l'oublierez point. Allez !

La jeune fille voulut répondre, mais un geste de la marquise lui imposa silence ; Jeanne se leva tremblante, salua et quitta la tonnelle.

Mme de Solange demeura longtemps à la même place, les yeux immoliles et le front soucieux. L'entretien qu'elle venait d'avoir avec Jeanne était loin de l'avoir laissée sans inquiétude. Il était évident que la jeune fille s'était laissée prendre à un amour impossible à approuver sans doute, puisqu'elle n'avait osé en avouer l'objet, mais dont les suites pouvaient être dangereuses. Bien qu'elle n'eût étudié sa fille que depuis quelques mois, la marquise avait vu clair dans le fond de cette âme, qui s'ignorait encore elle-même. Jeanne avait cette docilité de l'enfant qui a grandi sans s'en apercevoir ; mais le péril de ses affections pouvait lui révéler le secret de sa force, et alors la révolte était à craindre, car il y avait dans la fille quelque chose de l'énergie de la mère. Les grâces de la jeunesse et les timidités de l'ignorance cachaient en vain cette énergie : Mme de Solange l'avait devinée sous son enveloppe comme l'œil d'un soldat devine le glaive dans son fourreau de satin. Aussi comprit-elle sur-le-champ que le seul moyen d'éviter la résistance était de tout brusquer ; elle espérait qu'ainsi surprise la jeune fille n'essaierait point des forces qu'elle ignorait, et que, convaincue de son impuissance, elle se jetterait dans la résignation.

C'était par suite de cette pensée que la marquise avait renoncé à pousser plus loin sa découverte et brusquement interrompu l'explication commencée. Elle savait qu'occuper un cœur de son affection, même pour la combattre, c'est l'y engager plus avant ; qu'en arrachant à Jeanne une confiance, elle s'associait pour ainsi dire à sa passion, et qu'une fois cette matière avouée, la jeune fille s'y abandonnerait avec plus de liberté. Elle résolut donc de ne lui faire aucune question, mais de tout découvrir, s'il était possible, décidée à ne rien négliger pour rompre une inclination qui mettait ses espérances en péril.

#### IV.

Six heures venaient de sonner et tout semblait dormir dans l'hôtel de Solange. Une porte vitrée du rez-de-chaussée était seule ouverte, et les premiers rayons de l'aube l'illuminaient d'une molle et joyeuse lueur. Le marquis était assis près du seuil, respirant cette brise piquante d'octobre que tempérerait la première chaleur du soleil

levant. Son sommeil était court, comme celui de tous les vieillards, et il se levait avant l'aurore pour jouir de cette heure de paix et de solitude. Soumis tout le jour au règlement établi par Mme de Solange, ne pouvant lire, se promener, prendre ses repas qu'aux moments indiqués, toujours suivi d'un valet qui semblait un gardien plutôt qu'un serviteur, il se trouvait alors délivré de ces liens dégradants dans lesquels on avait étouffé sa pauvre âme : le génie tyrannique qui réglait ses destinées dormait encore, et débarrassé de l'oppression qui tenait habituellement sa pensée captive, il pouvait reprendre possession de l'espace et du jour, retrouver en lui-même la force de désirer et de penser, car Dieu n'avait point refusé toute lumière à cette intelligence. Doucement ménagée, elle eût pu briller comme ces étoiles qui, sans faire remarquer leurs rayons aident pourtant à la clarté du ciel, mais on lui avait demandé plus qu'il ne lui était permis de donner. Il n'eût fallu à ses facultés modestes que le labeur de chaque jour ; attelage vulgaire, c'était assez pour elle de traîner le soc dans le sillon commun ; Mme de Solange avait voulu les transformer en coursiers de guerre ; elle les avait lancées dans la mêlée, poursuivant leur auteur d'un impitoyable aiguillon, jusqu'à ce qu'elles eussent succombé brisées par d'impuissants efforts. Alors, dépourvu de son autorité et rappelé à toutes les soumissions de l'enfance, le vieillard avait cédé, après une courte lutte, et les dernières lueurs de cette intelligence s'étaient éteintes dans les humiliations.

Il y avait déjà quelque temps qu'il était assis à la même place, fixant sur le jardin un vague regard, lorsqu'une porte s'ouvrit doucement à l'autre extrémité de l'hôtel. Jeanne y parut, la tête couverte d'une coiffe du matin et enveloppée dans une pelisse. Elle promena les yeux de tout côté, fit quelques pas, puis s'arrêta : elle semblait tremblante. Cependant, après s'être assurée que le jardin était désert, elle se glissa légèrement derrière une touffe de lilas et gagna la tonnelle. Arrivée là, elle s'assura de nouveau qu'elle était seule et s'avança vers la grille qui interrompait le mur à cet endroit et permettait d'apercevoir la campagne. Une vieille statue y était adossée, et les lignes tracées sur le marbre par les passants prouvaient suffisamment que l'on pouvait l'atteindre du dehors.

La jeune fille en fit le tour, et glissant la main sous le socle à une place qui semblait lui être connue, elle en retira une lettre. Au même instant une exclamation retentit à quelques pas ; elle détourna la tête, Mme de Solange était debout à l'entrée de l'allée de tilleuls.

La jeune fille n'eut que le temps de s'élançer vers l'autre allée et de courir à la porte du jardin ;

mais on l'avait refermée. Eperdue, elle cherchait autour d'elle, lorsque son nom prononcé par une voix connue lui fit lever les yeux ; elle aperçut son père, poussa un cri de joie et se précipita dans son appartement.

- Tout cela s'était passé si rapidement que la marquise, qui revenait sur ses pas, ne trouva plus la jeune fille en arrivant devant l'hôtel ; mais un regard jeté sur la porte vitrée du marquis lui fit tout comprendre. Elle s'arrêta indécise.

Depuis des années que M. de Solange vivait relégué dans cette partie de l'hôtel, elle en avait à peine deux ou trois fois franchi le seuil. L'aspect de ce vieillard en enfance lui rappelait, en effet, tant d'espérances avortées et aussi peut-être trop d'inexcusables torts pour qu'elle ne cherchât point à l'éviter. L'appartement qu'il occupait était pour elle comme ces prisons domestiques dans lesquelles on nourrit un monstre ou un fou, et dont on n'approche que lorsque la mort les a rendues vides. Cependant l'occasion de tout découvrir était trop favorable pour la laisser échapper. Après un moment d'hésitation, elle surmonta sa répugnance, s'avança vers la porte et l'ouvrit résolument.

Le marquis était assis au fond de la chambre, serrant une des mains de Jeanne, pâle et hale-tante. Tous deux tressaillirent à l'aspect de Mme de Solange, et le vieillard cacha vivement un papier qu'il tenait ; mais la marquise avait remarqué son mouvement ; elle s'avança vers Jeanne, qui avait baissé les yeux, et de cette voix dont la douceur avait je ne sais quelle inflexibilité sonore :

— Votre gouvernante vous cherche, dit-elle.

— Moi ? répéta la jeune fille étonnée.

— Allez, reprit la marquise.

Jeanne regarda son père avec inquiétude. Elle parut balancer un instant ; sa main serra celle du marquis, comme pour lui demander l'ordre de rester ; mais celui-ci, qui avait rencontré l'œil de la marquise, détourna la tête. Obéissant enfin à un geste impérieux de sa mère, la jeune fille sortit lentement et comme à regret.

## V.

Mme de Solange reconduisit sa fille jusqu'à la porte, qu'elle referma derrière elle ; puis, laissant tomber les rideaux, qui avaient été relevés et permettaient de tout voir du dehors, elle revint vivement vers le vieillard.

— Jeanne vous a remis une lettre, dit-elle brusquement.

— Un siège ! un siège pour madame ! balbutia le marquis en promenant les yeux autour de lui, comme s'il eût cherché un valet.

— Veuillez m'écouter, monsieur, interrompit Mme de Solange avec impatience.

— Une belle étoffe ! reprit le vieillard en ayant l'air d'admirer la robe de la marquise.

Celle-ci fit un pas en arrière et le regarda fixement.

— Ah ! j'entends ! dit-elle ironiquement, M. le marquis espère échapper à mes questions en feignant de ne les point saisir ; c'est un moyen dont il a toujours eu l'habitude. Mais il prend une peine inutile, je sais tout.

Le vieillard tressaillit sans paraître comprendre.

— L'hiver vient, madame, continua-t-il ; plus d'oiseaux dans les tilleuls, plus de violettes....

— Assez ! s'écria la marquise ; regardez-moi, monsieur, et veuillez m'écouter ! Je sais tout, vous dis-je ! Jeanne est entrée ici tout à l'heure avec une lettre ; je l'ai vue ! Sûre que je l'exigerais, elle vous l'a remise pour me la dérober, et vous la tenez encore.

Le marquis cacha vivement ses deux mains dans les larges poches de son habit brodé.

Je veux cette lettre, monsieur, reprit Mme de Solange avec emportement ; il me la faut sur-le-champ.

— Plus de violettes, madame, plus de violettes, murmura le vieillard d'un accent à demi égaré.

La marquise fit un brusque mouvement, mais elle se reprit tout à coup, et s'approchant d'un air presque riant :

— Allons, dit-elle en changeant subitement de ton, pourquoi refuser de me répondre, monsieur ? Je ne suis point venue seulement pour cette lettre, et j'ai besoin de causer avec vous.

— Le vieillard jeta à la marquise un regard craintif et dérobé.

— Je venais vous parler de Jeanne, reprit Mme de Solange ; la voilà grande et le temps me semble venu de songer à son établissement.

Le marquis garda le silence.

— J'ai cherché long-temps, continua la marquise, mais je crois enfin avoir trouvé le mari qui lui convient.

— Un mari pour Jeanne ? répéta M. de Solange en relevant la tête.

— Jeune, aimable, et tenant un des premiers rangs à la cour, ajouta la marquise ; M. le comte de Lanoy.

— Le fils de l'ancien gouverneur du Périgord ?

— Lui-même, monsieur. Auriez-vous connu son père ?

— Si je l'ai connu ! s'écria le vieillard ; un ancien compagnon d'enfance ! Grande noblesse, madame ! les de Lanoy comptent autant de quar-

niers que les Montmorency. Il faut que Jeanne épouse le comte !

—A la bonne heure ! dit la marquise ; je vois avec plaisir, monsieur, que nous commençons à nous comprendre. Mais, en échange de la bonne nouvelle que je vous apporte, vous ne refuserez point, je pense, de me donner ce papier....

Le marquis tressaillit et fit rentrer dans sa poche la main qu'il en avait à demi laissé sortir. Ses regards, dans lesquels s'était allumé un éclair d'intelligence, semblèrent s'éteindre.

—Un beau jour, madame, un beau jour, dit-il d'une voix enfantine en montrant le soleil qui étincelait à travers les rideaux.

—En effet, répondit tranquillement la marquise, et vous devriez en profiter pour une promenade.

—Moi ! s'écria le vieillard étonné.

—Je puis mettre le carrosse à votre disposition.

—Une promenade en carrosse ! répéta M. de Solange avec émerveillement.

—Dans la forêt, si vous le voulez ; il y a chasse aujourd'hui.

—Et je pourrai la voir ! voir les chiens, les piqueurs, les gentilshommes !

—Pourquoi non ?

—Ah ! je le veux. Je le veux, madame ; tout de suite !

—Aussitôt que vous m'aurez remis la lettre.

—Ah ! la lettre ? répéta le vieillard d'un ton chagrin et comme si ce mot fût venu couper court à sa joie.

—N'avez-vous point aussi exprimé à Baptiste le désir d'assister aux messes du roi ? demanda la marquise. Il vous y conduira, monsieur... dimanche prochain ; la cour y sera tout entière.

—J'y verrai Mme de Pompadour ?

—Et vous entendrez un office en musique.

—Avec un sermon, madame ; il y aura sans doute un sermon ? On en prêchait de si beaux autrefois en Lorraine, quand j'étais jeune. Il y avait surtout un capucin, dont j'ai oublié le nom... Croyez-vous que l'aumônier du roi prêche aussi bien que lui, madame ?

—Mieux encore, monsieur, dit Mme de Solange, qui se prêtait à l'expansion pleine d'enfantillage du marquis. Mais, complaisance pour complaisance ; vous me donnerez le papier que Jeanne vous a remis.

Le vieillard retourna la lettre dans sa poche.

—C'est impossible, murmura-t-il ; elle me l'a donnée à garder ; si elle savait que je ne l'ai plus....

—Je ne lui en parlerai point.

—Mais elle me la redemandera.

—Je vous la rendrai.

—Bien sûr ? demanda le vieillard en jetant à Mme de Solange un regard incertain.

—Je vous le promets, marquis, dit celle-ci en souriant. Mais vite, si vous tenez à votre promenade dans la forêt. La chasse ne tardera point à rentrer.

Le marquis resta un instant incertain ; le désir de recouvrer pour quelques heures une liberté perdue depuis dix années et de quitter sa prison pour respirer l'air libre des bois luttait en lui contre la parole donnée. On eût dit d'un enfant tenté dont la passion combattait un reste de volonté. Sa main, qui n'avait point cessé de tenir la lettre remise par Jeanne, se montrait, puis se cachait de nouveau. Enfin elle se tendit à moitié vers la marquise ; celle-ci saisit vivement la lettre, et brisant le cachet, lut rapidement ce qui suit :

“ C'est dans quelques jours que le contrat qui vous lie au comte de Lejoy doit être signé ! “ Vous le savez, car je vous en ai avertie. “ Vous savez aussi que je tiens prêts les moyens de fuite. Vous pourrez donc, jusqu'au dernier instant, choisir entre moi et celui que votre mère vous destine ; mais, le choix fait en faveur de celui-ci, ne songez plus à celui qui vous écrit ; tout sera fini pour lui.

“ Ne vous faites point de reproches, Jeanne, cela devait être ainsi ; ce n'est point votre faute si je vous ai aimée, moi qui n'avais le droit que de vous adorer de loin, comme les saintes du ciel. Plus sage, je serais aujourd'hui moins malheureux ! Mais tant que j'ai pu vous voir je n'ai pensé à nulle autre chose. Près de vous, je sentais mon âme reflourir comme la campagne au printemps ; un tourbillon de joie semblait vous environner !

“ Quoiqu'il arrive, soyez bénite pour le bonheur que vous m'avez donné. Que vous n'oubliez pour le monde ou que vous oubliiez le monde pour moi, je vous aimerai uniquement et partout.

“ Adieu donc, Jeanne ! adieu pour quelques heures ou pour toujours.”

Lorsque Mme de Solange eut achevé cette lecture, elle se tourna brusquement vers le marquis, qui avait suivi tous ses mouvements avec inquiétude.

— Qui a écrit cette lettre, monsieur ? demanda-t-elle, pâle et les lèvres serrées.

—Je l'ignore, répondit le vieillard.

—Je le saurai, moi, murmura-t-elle en faisant un pas pour sortir.

Le marquis se leva.

—La lettre, madame ! s'écria-t-*il*.

—Je la garde, monsieur,

—Que dites-vous ?

—Je la garde, vous ois-je.

—C'est impossible ! s'écria le vieillard éperdu ; Jeanne va revenir et me la redemander. Vous avez promis de me la rendre, madame. Il me la faut ! je la veux !

Il s'était placé devant la porte.

—Place, monsieur ! cria Mme de Solange les yeux enflammés.

—La lettre, la lettre ! répéta le vieillard.

—Place ! vous dis-je.

—Non, non ! La lettre !

Il s'efforçait de retenir Mme de Solange ; mais celle-ci l'écarta d'un geste violent, et, ouvrant la porte vitrée, s'élança hors de l'appartement.

La lettre que Mme de Solange venait de lire, en confirmant l'amour cachée de Jeanne, la laissait dans la même ignorance relativement à l'objet de cet amour, car elle ne renfermait aucune indication, aucun détail qui pût en faire connaître l'auteur. D'un autre côté, les raisons qui avaient autrefois détourné la marquise d'interroger la jeune fille existaient plus puissantes que jamais. Une explication ne pouvait, en effet, qu'exalter le désespoir de celle-ci et la pousser à quelque résolution extrême. Mme de Solange trembla à la pensée de voir le caprice romanesque d'un enfant compromettre des projets si long-temps poursuivis.

Le temps, loin d'avoir assoupi sa fièvre d'ambition, l'avait redoublée ; c'était désormais une préoccupation unique, dans laquelle auaient se fondre toutes ses volontés. Elle avait vu disparaître, l'un après l'autre, les horizons de la vie, pour tenir les yeux fixés sur ce seul point toujours fuyant ; et plus elle avait épuisé d'efforts peur y atteindre, plus le désir avait grandi en elle. Elle avait vu d'ailleurs les subites élévations de ce règne inouï, et tant de fortunes inattendues avaient entretenu son espoir. Impérissable domination d'une passion inassouvie ! Quand les jours qui lui restaient à vivre pouvaient être comptés, elle ne songeait encore qu'à acquérir le rang qu'elle avait rêvé quarante ans plut tôt. Fortune, santé, ce qui lui restait de jours sur cette terre et d'espoir dans un monde meilleur, elle eût encore tout donné pour être de la cour et mourir sur le tabouret, comme Louis XI sur son trône, le front fardé et dans toute l'étiquette d'une réception royale.

Or, ce triomphe d'orgueil, le mariage de Jeanne avec le comte, pouvait le lui donner. De Jeanne allait dépendre la réalisation de toutes ses chimères ou leur anéantissement.

Cette pensée donnait à la marquise une sorte de rage fiévreuse et désespérée. Elle eût voulu tenir dans ses mains le cœur de la jeune fille pour le maîtriser et le soumettre, fallut-il pour cela le briser !

Mais, d'un autre côté, la violence pouvait exciter la révolte, et elle avait tout à craindre d'une résistanon déclarée.

Elle hésitait donc encore sur ce qu'elle devait faire lorsque l'on vint lui annoncer que M. de Lanoy attendait au salon.

## VI.

Le comte était accompagné du duc de Lussac qui avait été, comme nous l'avons déjà vu, son présentateur chez Mme de Solange, et s'était entremis pour le mariage projeté. Il venait aider son protégé à discuter les conditions du contrat.

Le duc était alors dans tout l'éclat de son succès à la cour et au plus haut degré de la puissance que lui donnait sa parenté avec les Choiseul. Nul ne possédait autant que lui cette légèreté moqueuse et libertine alors à la mode, et on le citait comme le gentilhomme de France qui changeait le plus souvent de maîtresse et payait le plus rarement ses dettes. Serviable, du reste, il distribuait à tout venant, sur la recommandation de son valet de chambre, les brevets, les pensions ou les lettres de cachet qu'il arrachait à M. de Choiseul.

Au moment où Mme de Solange entra au salon, il était assis sur une bergère dans tout le débraillé du plus accompli gentilhomme de l'époque. Sa veste de satin frappé était à demi ouverte, son habit de velours brodé, couvert de poudre, et son jabot de point d'Angleterre taché partout de tabac d'Espagne. A la vue de la marquise, il se leva avec effort.

—Eh ! les voilà ! s'écria-il. Complimentez-nous donc de notre exactitude, chère marquise. Pour vous, j'ai manqué trois rendez-vous. Il y a manœuvres de cavalerie ce matin au Grand-Champ, et je voulais vous y emmener.

—Mille grâces, dit Mme de Solange, je ne sais si je pourrai.

—Pourquoi donc ? Il le faut ! Voyons marquise, nous allons terminer l'affaire du contrat en un instant.

—J'attends maître Durocher.

—Voici son clerc que j'ai pris en passant et qui vous apporte le projet d'acte.

Madame de Solange aperçut alors debout près de la porte un jeune homme dont les traits ne lui semblèrent point inconnus. Il était vêtu de

noir comme tous ceux de sa profession, mais elle fut frappée de sa tournure hardie et de l'espèce de triste fierté qui se révélait dans tout son air. Il se tenait immobile à quelque pas du seuil, le front pensivement baissé et une main cachée dans sa poitrine. Au mouvement que fit la marquise, il releva la tête et salua.

—Vous apportez le modèle du contrat ? demanda Mme de Solange.

Le jeune homme présenta sans répondre les papiers qu'il tenait à la main. L'expression de tous ses traits était si profondément douloureuse que la marquise fut un instant sans pouvoir en détacher ses regards.

—Cependant le comte et M. de Lussac s'étaient retirés à quelques pas dans l'embrasure d'une croisée ; elle prit les papiers qu'il présentait le jeune homme et les déroula pour les parcourir ; mais à peine y eût-elle porté les yeux qu'elle poussa une exclamation. Le clerc releva la tête.

—Cet acte n'est point de maître Durocher, dit-elle vivement.

—Je l'ai écrit sous sa dictée, répondit le clerc.

—Vous !

—Moi, madame.

—Qu'y a-t-il, marquise, demanda le duc en se rapprochant ?

—Rien... rien, M. le duc, balbutia Mme de Solange d'un accent altéré.

Le duc reprit sa conversation interrompue, et Mme de Solange s'assit. Elle venait de reconnaître dans l'écriture du clerc celle du billet adressé à Jeanne. Elle resta un moment comme anéantie de stupeur ; elle doutait encore ; mais un nouvel examen ne lui laissa aucune incertitude. Elle leva alors les yeux de nouveau sur le jeune homme et chercha où elle l'avait déjà rencontré.

Le couvent des dames de la Visitation lui revint tout-à-coup en souvenir ; c'était là qu'elle l'avait vu. Elle comprit à l'instant comment il avait pu connaître Jeanne et s'en faire aimer, car sa lettre ne laissait aucune incertitude à ce sujet. Elle ne se demanda point quel hasard avait ainsi comblé la distance qui les séparait, ni par quelle fatalité un pauvre clerc avait pu plaire à Jeanne, mais remettant à éclaircir plus tard tous ces détails et laissant une vaine indignation, elle se mit à rechercher, avec cette promptitude des intelligences ambitieuses, le moyen de conjurer le péril. À tout prix il fallait écarter ce jeune homme, dont la passion hardie pouvait entraîner Jeanne à quelque résolution extrême.

Mais de quelle manière et comment y réussir ?

Les yeux fixés sur l'acte qu'elle feignait de lire, Mme de Solange se perdait en réflexions, formant mille projets aussitôt rejetés. Pendant ce temps Jérôme s'était approché d'une fenêtre donnant sur le parterre, et, appuyé sur l'espagnolette, plongeant jusqu'au fond des charmilles un regard avide, tandis que le duc et M. de Lanoy, assis à quelques pas, continuaient de causer, en élevant de plus en plus la voix sans s'en apercevoir.

Un bruyant éclat ce rire du comte interrompit tout à coup l'anxieuse préoccupation de la marquise et la força pour ainsi dire à entendre.

—Ainsi, reprenait M. de Lanoy, le colonel n'a rien su ?

—Il n'est sorti de la Bastille qu'après les relevailles de sa femme, et ils vivent ensemble comme Philémon et Baucis. Du reste, c'est toujours le moyen le plus sûr, mon cher comte. Qu'un mari y regarde de trop près, qu'un créancier menace de poursuivre quelque homme bien né, vite une lettre de cachet, cela coupe court à tout. L'évangile devait avoir en vue les lettres de cachet, lorsqu'il recommanda d'éviter le scandale, c'est l'institution la plus chrétienne de la monarchie ; aussi, j'en use pour moi et mes amis. J'ai toujours dans une poche, avec ma tabatière, une douzaine de blancs-seings, au moyen desquels on peut envoyer le premier fâcheux vivre dans la retraite aux frais de sa majesté, et, si jamais vous en désirez deux ou trois, ne fût-ce que par précaution...

—Un seul, monsieur le duc, dit Mme de Solange en s'avancant vivement.

—Quoi ! marquise, vous aussi ?

—Un blanc-seing, je vous en aurai une éternelle reconnaissance.

—Pour si peu ?... Choiseul ne m'en laisse jamais manquer, et j'en fais cas comme d'une prise de tabac ! Voyez ! ajouta-t-il en cherchant dans sa poche un petit portefeuille en moire brodé, duquel il retira plusieurs papiers. Prenez, marquise, et à discrétion.

Mme de Solange en prit un, remercia et sortit.

Peu après, un domestique vint avertir Jérôme Bouvart que madame le demandait. Il la trouva dans sa bibliothèque, une lettre à la main.

—Vous avez la confiance de maître Durocher, dit-elle ; je puis vous accorder la mienne en toute sûreté.

Le clerc s'inclina.

—Il faut que vous partiez sur-le-champ pour Paris.

—Moi ? dit Jérôme surpris.

—Je ferai avertir votre patron. Portez cette lettre et attendez la réponse ; elle peut empêcher la signature du contrat.

—J'irai, madame, dit vivement le clerc.

—Surtout, pas un mot de la mission que je vous confie !

—Je vous le jure.

—Et point de retard.

—Je pars à l'instant.

—Allez, dit la marquise ; je vous attendrai.

Le jeune homme salua et sortit. Mme de Solange courut à la fenêtre pour s'assurer de la route qu'il suivait, et le vit prendre l'avenue de Paris. Un éclair de joie illumina tous ses traits.

—Va, murmura-t-elle ; maintenant je ne te crains plus !

Et descendant au salon où MM. de Lanoy et de Lussac l'attendaient toujours :—Tout est bien, dit-elle en présentant le contrat à ce dernier, je le ferai signer aujourd'hui même par M. le marquis.

Puis se tournant vers le laquais :

—Faites approcher le carrosse de M. de Lussac, ajouta-t-elle, nous irons ensemble voir les manœuvres au Grand-Champ.

## VII.

Mais pendant que tout conspirait ainsi contre l'amour de Jeanne, son malheur même lui acquiesrait un secours aussi important qu'inattendu.

La crainte de rencontrer Mme de Solange l'empêcha pendant quelque temps de retourner vers son père, mais son inquiétude l'emportant enfin sur tout le reste, elle se glissa jusqu'à la porte du marquis, et après s'être assurée qu'il était seul, elle entra furtivement. Celui-ci parcourait la chambre avec agitation, en prononçant des mots sans suite. A la vue de Jeanne, il s'arrêta court et lui tendit les bras.

—La lettre ! la lettre, balbutia-t-il.

—Ma mère l'a lue ? demanda Jeanne tremblante.

—Et emportée !

—La Jeune fille poussa un cri.

—Ce n'est point ma faute, Jeanne, reprit le vieillard en étendant les mains. Elle m'a parlé de la messe du roi... de promenade dans la forêt... Puis elle avait promis de la rendre. Tu ne devais pas le savoir. Oh ! Jeanne ! Jeanne ! tu ne m'en veux pas ?

Mais celle-ci s'était laissé tomber sur un fauteuil en se couvrant le visage.

—Au nom du ciel, ne pleure pas ! dit le vieillard près de pleurer lui-même.

—Ah ! mon père, vous m'avez perdue ! s'écria la jeune fille suffoquée de sanglots.

—Perdue ! répéta M. de Solange. Se peut-il ? Que contenait donc cette lettre ? Jeanne, ne t'effraie pas ainsi, je t'en conjure. Mon Dieu ! pourquoi aussi me la donner à garder ? Je suis sans force, sans volonté, moi. Tu n'a jamais remarqué son regard immobile et perçant. Quand il se fixe sur moi, vois-tu, je sens ma tête qui tourne, mes membres qui tremblent : j'ai peur !

Ces mots étaient prononcés d'une voix si profondément altérée qu'au milieu même de sa désolation Jeanne en fut touchée. Elle saisit les mains de son père avec une pitié douloureuse et les baisa tendrement. Cette caresse toucha le vieillard et son front s'éclaircit :

—Tu me pardonnes, n'est-ce pas ? dit-il en appuyant ses lèvres tremblantes sur le front de la jeune fille. Oh ! sois tranquille ! tout cela finira bientôt ; bientôt, tu ne seras plus son esclave et tu pourras faire ce qui te plaît.

—Moi, mon père !

—Ne vas-tu pas épouser le comte de Lanoy ?

—Ah ! jamais ! s'écria la jeune fille avec désespoir.

—Le marquis releva la tête.

—Jamais ! répéta-t-il, étonné ; que veux-tu dire, Jeanne ?

—Oh ! mon père ! je suis bien malheureuse ! sanglota la jeune fille en se jetant dans ses bras

—Toi malheureuse, Jeanne ? Au nom du ciel, qu'y a-t-il donc ? Regarde-moi. Pourquoi pleurer ?

Et, comme si un trait de lumière l'illuminait tout à coup :

—Oh ! s'écria-t-il, ce n'est ce père le comte que tu aimes !

La jeune fille se cacha, honteuse et éplorée dans le sein du vieillard.

—Oui, je comprends, reprit-il. Il y en a un autre... que ta mère repousse, n'est-ce pas ?... Ta mère ne songe qu'à t'élever pour monter après toi ! pauvre enfant !.. Et tu l'aimes donc bien ?

—Ah ! mon père ! murmura Jeanne en se pressant sur son cœur.

Celui-ci soupira.

—Hélas ! hélas ! que faire ? dit-il d'un ton abattu. Elle a choisi le comte, Jeanne. Elle veut que tu l'épouse ; et on ne peut lui résister à elle.

—Oh ! je le sais ! reprit la jeune fille avec des sanglots ; mais plutôt que d'épouser le comte, mon père, je mourrai !

—Toi !

— Oui, reprit-elle avec une énergie désolée, car tout me sera plus facile que de supporter une pareille union. Oh ! songez, mon père : promettez à Dieu de vivre pour quelqu'un alors que tout votre âme est ailleurs ! se condamner à mentir jusqu'à la mort ! c'est impossible ! Et lui, que deviendra-t-il si je l'abandonne ! vous ne savez pas combien il est bon ! Nous parlions de vous si souvent, et il vous aimait seulement parce que je vous aimais ! Oh ! j'aurais pu être si heureuse avec lui, mon père !

La jeune fille parlait d'une voix entrecoupée, et sa douloureuse exaltation avait gagné le vieillard.

— Eh bien ! s'écria-t-il tout à coup, partons ensemble !

— Partir, mon père !

— Oui, Jeanne car c'est le seul moyen d'échapper à sa tyrannie. On veut te faire souffrir comme moi ; fuyons.

— Y pensez-vous ?...

— Qui nous empêche ? Ne suis-je pas ton père ? Avec moi tu peux aller partout sans honte. Je vous suivrai, Jeanne ; nous irons vivre bien loin, dans quelque coin de campagne où je serai libre de me promener sous les arbres, sans un gardien. Si nous sommes pauvres, je travaillerai,

— Vous, mon père ?

— Oui ! oui ! mes forces revindront, enfant ! Ici sa présence me l'empoisonne l'air ; je sens autour de moi sa volonté comme un réseau de fer qui m'opresse... voilà pourquoi je suis faible, vieux et sans raison. Mais la liberté me rajeunira... Avertis-le, Jeanne ; dis-lui qu'il prépare tout et nous fuirons avant que ta mère se doute de rien !

— Hélas ! il est trop tard, murmura la jeune fille ; la lettre lui aura tout appris.

— La lettre ? reprit le marquis en changeant de visage. Oh ! oui, tu as raison... La lettre !... Et c'est moi qui l'ai livrée ! C'était un dépôt ; je l'ai vendu pour de vaines promesses.

— Mon père !

— Vendu, Jeanne ! Oh ! je suis un lâche !

Le vieillard heurtait son front avec désespoir, Jeanne l'entourait de ses bras.

— Oh ! ne dites point cela, mon père ! s'écria-t-elle ; ne vous accusez pas ; n'ayez point de douleur pour moi ! Dieu a tout fait, et il n'a point voulu me donner la joie que je lui demandais. Lui seul est le maître et fait l'avenir ! Puisqu'il m'est refusé de vivre pour Jérôme dans ce monde, eh bien ! j'irai prier pour lui dans un couvent. Embrassez-moi, embrassez-moi, mon père, car bientôt vous ne me verrez plus !

— Non, Jeanne, s'écria le marquis en la serrant contre sa poitrine, cela ne sera point ! Toi dans un cloître, ma belle, ma douce Jeanne ! Et que ferais-tu sous le voile de tes douces bouffées de joie ? qui rendras-tu heureux de ton affection ? Ah ! tu ne sais point tout ce que l'on peut souffrir au fond d'un couvent !

— Non, mais je sais, mon père, tout ce que l'on souffre dans certaines unions...

— Comme la mienne, n'est-ce pas ? dit le vieillard en pâlisant. Tu as raison ! je n'y avais pas songé ! si tu allais souffrir autant que moi ! Et cette pensée le fit frissonner.

— Jeanne ! Jeanne ! tu ne te marieras point contre ton gré ! s'écria-t-il avec force. Toutes les unions sans amour doivent se rassembler. Tu ne te marieras point ; je m'y opposerai. Je suis ton père ; ce titre-là, du moins, ils n'ont pu me l'ôter. Ils ne peuvent disposer de ta main malgré moi. Tu n'épousera point le comte.

— Je venais pourtant présenter le contrat à votre signature, dit une voix calme et sonore.

Mme de Solange venait d'entrer et se tenait à quelques pas, des papiers à la main.

### VIII.

La jeune fille se serra contre son père avec effroi. Celui-ci tressaillit, mais sans baisser les yeux. La marquise s'approcha

— Je crois inutile de rappeler tous les avantages de l'alliance convenue, dit-elle froidement. Les paroles sont données, les conventions écrites, et rien au monde ne pourrait me faire revenir sur ma décision. J'ai donc lieu de croire que M. le marquis ne s'opposera point à l'exécution d'un projet qu'il avait approuvé lui-même.

— Mon consentement suivra celui de Jeanne, répondit M. de Solange d'un ton d'hésitation.

— Votre consentement suivra le mien, monsieur, reprit la marquise avec impatience. Ma volonté n'est point de celles qui cèdent aux caprices ou aux larmes ; je ne discute point : je veux ! Signez !

Sa voix avait une domination si inflexible et si menaçante que Jeanne en fut saisie ; mais le vieillard resta impassible. Il était arrivé à une de ces heures où l'âme du plus timide, poussée à bout, a besoin de la révolte pour se soulager d'une trop longue oppression. Sans répondre à l'ordre de la marquise, il prit vivement le contrat qu'elle lui tendait, le froissa avec mépris et le jeta à terre.

— Vous voyez bien que je ne signerai pas, madame ! dit-il d'un ton résolu.

La marquise recala en pâlisant. Elle regar-

da le vieillard, puis l'acte, qu'il avait repoussé d'un picd dédaigneux.

—Prenez garde à ce que vous faites, monsieur, dit-elle d'une voix tremblante ; votre état a des privilèges, et j'aime à croire que vous n'avez point conscience de ce que vous venez de faire. Mais veuillez réfléchir.

—J'ai réfléchi, dit le marquis, et je refuse. Tant qu'il n'a été question que de mon bonheur, j'ai pu céder ; mais Jeanne, madame, est plus que moi-même, c'est la seule partie de ma vie que vous n'avez point flétrie. Ce mariage ne se fera point contre sa volonté.

—Je ferai ce mariage malgré vous ! s'écria Mme de Solange.

—Je vous en défie, madame, reprit vivement le vieillard. Mon titre de père me donne une autorité que je maintiendrai. Rien ici ne peut avoir lieu sans mon consentement ; je suis le maître, le maître, entendez-vous ! Ah ! parce que ma tête s'est affaiblie dans l'isolement que vous m'avez fait, parce que je vous ai laissé longtemps me fouler aux pieds, vous croyez peut-être que j'ai oublié mes droits ! mais pour me garder soumis il ne fallait pas toucher à cette enfant. Elle est venue pleurer dans mes bras en parlant de mort, de couvent, et ses pleurs m'ont rendu la force ! Jusqu'ici j'ai souffert à l'écart et en silence ; j'ai mieux aimé la douleur que le combat ; mais le courage que je n'ai pas eu pour moi, je l'aurai pour elle. Sur le salut de votre âme, ne touchez point à Jeanne, car je suis son soutien, son tuteur, et je saurai la défendre.

En parlant ainsi, il serrait la jeune fille contre sa poitrine, tout tremblant d'émotion. Ses cheveux blancs semblaient s'agiter sur son front élargi. Sa taille s'était redressée ; on eût dit qu'une force surhumaine était descendue dans ce corps brisé et qu'une âme longtemps cachée venait d'y faire une subite explosion.

Mme de Solange était immobile et muette. Cette révolte inattendue d'un homme si longtemps soumis à ses volontés était pour elle comme une sorte de prodige dont elle fut un instant comme intimidée ; mais elle revint vite de sa stupeur, et rougissant de sa faiblesse :

—A la bonne heure, dit-elle d'un accent implacable et les yeux étincelants ; c'est une lutte entre nous que vous appelez ? Je l'accepte. Jusqu'à présent j'avais cru pouvoir ménager un vieillard en enfance ; j'avais laissé par honte à un fantôme l'apparence du chef de la famille ; mais il devient rebelle et dangereux : je saurai lui arracher cette apparence de droit dont il veut abuser ! Vous vous dites le tuteur de cette enfant, monsieur ? Dans quelques jours vous en aurez un vous-même !

—Ah ! madame, s'écria Jeanne en s'élançant les mains jointes vers la marquise.

Celle-ci le repoussa.

—Laissez-moi, dit-elle, vous avez voulu la lutte, vous l'aurez ! Que cet esprit si prompt à proclamer vos droits tâche de les défendre. Nous verrons comment il soutiendra l'humiliant examen de ses juges. Je ne vous demande plus votre signature, monsieur, je n'en aurai plus besoin dans quelques jours ; un contrat se passe de la signature d'un interdit.

A mesure que Mme de Solange parlait, l'exaltation du vieillard semblait s'évanouir ; le feu de ses regards s'était éteint, son front avait pâli, ses bras étaient retombés immobiles ; on eût dit que cette âme, poussée un instant hors d'elle-même, reconnaissait la voix de son maître et rentrait insensiblement dans sa craintive obéissance. Mais, au dernier mot prononcé par la marquise, il poussa une exclamation d'épouvante.

—Interdit ! balbutia-t-il, moi ! Je ne veux pas de juges ! Moi, répondre comme un criminel ! Non, non ! Je ne me défendrai pas ! Vous ne ferez pas cela... par honneur... pitié... interdit ! ...J'aime mieux mourir, madame, laissez-moi mourir !

Des larmes étouffèrent sa voix ; il chercha son fauteuil à tâtons et en chancelant.

—Mon père ! ô mon père ! s'écria Jeanne en le recevant à demi dans ses bras.

—Pas interdit ! pas de juges ! balbutia le vieillard.

Et il s'évanouit.

[A CONTINUER.]

#### LA NAPOLEONNE.

France, le vaisseau part ! A Sainte-Hélène, ô France,

Dieu conduise son pavillon !

L'aigle est sorti des fers : ce vaisseau qui s'élançait,

Il va chercher Napoléon.

Son bras pendant quinze ans fit signe à la victoire :

Viens, disait-il ; elle accourait.

Si jamais le vieillard oubliait son histoire,

L'enfant la lui raconterait

Sa gloire emplit le monde et n'a plus où s'étendre :

C'est le soleil qui luit pour tous ;

Au monde elle appartient : allons chercher sa cendre ;

Sa cendre n'appartient qu'à nous !

France, le vaisseau marche, il avance, il avance,

Et le ciel sur son pavillon

Fait rayonner d'espoir les trois couleurs de France

Qui vont chercher Napoléon.

Va donc, royal enfant d'une libre patrie,

Cette palme, va l'arracher.

Aux vents qui l'ont battue et ne l'ont pas flétrie,

En la jetant contre un rocher.  
 Ses rameaux murmuraient sous les feux du tropique :  
 « Captive, il faut me délivrer ! »  
 Et le parfum lointain de la palme héroïque  
 Venait encor nous enivrer.

France, ils ont abordé ; l'équipage s'élança  
 En criant sous son pavillon :  
 Nous sommes les heureux envoyés par la France  
 Pour rapporter Napoléon !

Ecoutez : dans l'enceinte où ces saules gémissent  
 J'entends le roulement du deuil :  
 Sous leur fardeau sacré nos marins qui frémissent  
 Se sont courbés avec orgueil.  
 Le tambour roule, on marche, et quand le cercueil passe,  
 L'Anglais se découvre en pleurant ;  
 Il le montre à son fils, et lui dit à voix basse :  
 « C'est ce Français qui fût si grand ! »

France, leurs yeux l'ont vu : qu'il fut sublime, ô France,  
 L'instant où sa froide prison,  
 Le rendant aux témoins de sa longue souffrance,  
 Leur découvrit Napoléon !

Il était là muets ; le linceul se relève :  
 O prodige ! on dirait qu'il dort ;  
 C'est hier que sa main a déposé le glaive ;  
 Ses restes ont vaincu la mort :  
 De la destruction l'œuvre s'est arrêtée  
 Pour qu'en écartant ces lambeaux  
 Le France reconnût sa face respectée  
 Même par le ver des tombeaux.

Voiles de deuil, tombez ; brillez, couleurs de France ;  
 Remonte aux cieux, fier pavillon !  
 A travers l'Océan la grande ombre s'avance :  
 Voici venir Napoléon ;

Il sourit quand les cieux se couvrent de nuages,  
 Et semble dire aux matelots :  
 « César est avec vous qui dompta des orages  
 « Plus terribles que ceux des flots. »  
 Il rêve à ce chaos d'où sa voix fit éclore  
 L'ordre, l'industrie et les lois,  
 Et se redresse au bruit du drapeau tricolore  
 Qui lui raconte ses exploits.

France, l'heureux vaisseau sous lui par bonds s'élança,  
 Comme on vit, au bruit du clairon,  
 Bondir le coursier blanc sous ta fortune, ô France,  
 Quand il portait Napoléon !

Roi, tu vois donc enfin s'accomplir ta pensée ;  
 Et toi Juillet, mois bienfaiteur,  
 Tu réchaufferas donc cette cendre glacée  
 De ton soleil libérateur.  
 S'ils étaient beaux ces jours dont la splendeur première,  
 Se rougit d'un sang généreux,  
 Que beau sera leur deuil et belle leur lumière  
 Sur ces restes conquis par eux !

France, tu l'as revu ! ton cri de joie, ô France.  
 Couvre le bruit de ton canon ;  
 Tou peuple, un peuple entier qui sur tes bords s'élança,  
 Tend les bras à Napoléon !

La Seine, qui reçoit le don qu'à son rivage  
 Il a laissé par testament,  
 Le porte avec amour au temple où le courage  
 Veillera sur son monument.  
 Parole du héros, tu n'as pas été vaine :  
 « Que mes restes inanimés  
 « Reposent parmi vous sur les bords de la Seine,  
 « Vous, Français que j'ai tant aimés ! »

France, il est sur ton sein. Accours, et pour la France,  
 Paris, reçois son dernier don ;  
 Sous ton arc triomphal Napoléon s'avance ;  
 Paris, voici Napoléon !

La liberté, debout devant ta grande image,  
 Soldat que la gloire a fait roi,  
 Te reçoit sous cet arc, impérissable hommage  
 A ton armée offert par toi.  
 En y mêlant la sienne elle épure ta gloire ;  
 Elle en accroît la majesté !  
 Car s'il nous est permis d'adorer la victoire,  
 C'est aux pieds de la Liberté !

France, il est dans Paris ; il reconnaît, ô France,  
 Ce Louvre où domina son nom,  
 Où les rois étaient peuple aux jours de sa puissance,  
 Quand il était Napoléon !

Flottez, drapeaux ; tonnez, canons des Invalides !  
 Rendez-nous nos morts, froids déserts !  
 Marengo, rends les tiens ; plaine des Pyramides,  
 Rends ceux que ton sable a couverts !  
 Secouez la poussière, et la cendre, et la neige ;  
 Venez, morts sans tombeaux ; à vous  
 Votre part du triomphe en lui faisant cortège !  
 Son tombeau, c'est le vôtre à tous.

France, il est arrivé vers le seuil il s'avance...  
 Du brave, ô toi, vieux Panthéon,  
 Qui voudrait l'agrandir pour contenir la France,  
 Ouvre-toi : c'est Napoléon !

CASIMIR DELAVIGNE.

---

### LA MENDIANTE.

---

Qu'elle était triste à voir cette femme inconnue  
 Qui demandait l'aumône et qu'on ne verra plus !  
 Son visage était pâle, et sa main étendue  
 Tremblaient même avant le refus.

Ses yeux suivaient de loin la foule indifférente ;  
 Et si quelqu'un, voyant sa démarche souffrante,  
 Lui parlait de secours, doucement et bien bas,  
 Pour répondre elle avait ses pleurs et son silence :  
 Mais dans les pleurs parfois il est une éloquence  
 Que la voix n'exprimerait pas.

Et quand des cœurs aigris, repoussant sa prière,  
Opposait à sa plainte un orgueilleux dédain,  
Sous ses voiles grossiers dérochant sa misère,  
Bien vite elle éloignait son importune main.

A bénir le Seigneur sa bouche accoutumée,  
Sa bouche au long murmure était toujours fermée;  
Elle souffrait, timide, et plaignant les ingrats.  
L'ombre la dérobaît, cette douce victime,  
Car elle avait appris qu'une lame est un crime  
Devant les heureux d'ici-bas.

Ivre de ses plaisirs, le riche de la terre  
Repousse avec effroi jusqu'au nom de douleur;  
Il faut des chants de joie à sa fête éphémère,  
Un soupir glace son bonheur.

Quand le soir brunissait les vitraux de l'église,  
Sur les marches de pierre on la voyait assise;  
L'espoir embellissait son front pâle et vieilli:  
Car devant ce grand Dieu par qui l'âme est calmée  
Le désir du puissant monte en vaine fumée,  
Le vœu du pauvre est accompli....

EDOUARD TURQUETY.

### L'EGYPTE.

Et que de vanités se sont agitées autour de ces  
sépulcres, sur cette terre antique, mère de la  
civilisation, c'est-à-dire de toutes les vanités!  
C'est d'ici que Sésostriis est parti pour conquérir  
le monde. Alexandre et César y sont venus en  
conquérant le monde; et c'est par là que Napo-  
léon voulut commencer pour conquérir aussi le  
monde. C'est pourquoi on a nommé l'Egypte le  
rendez-vous de toutes les gloires. On aurait pu  
la nommer plus justement encore le rendez-vous  
de toutes les doctrines qui se sont disputé l'empire  
de l'univers. C'est ici que s'est élaboré et for-  
mulé le grand système du paganisme. C'est ici  
que Moïse, législateur prophétique, a érigé le  
culte d'un Dieu créateur en face de l'erreur de la  
nature divinisée. Ici Orphée et Homère, Pyta-  
gore et Platon, sont venus puiser les mystères de  
la poésie et de la métaphysique, pour les revêtir  
de formes impérissables. Cambyse viole ce  
sanctuaire du polythéisme et en ouvre la porte aux  
nations. Alexandre y introduit le génie cosmo-  
lite de la Grèce. Mais voici venir un autre con-  
quérant. Un obscur enfant cherche ici un refuge  
contre les fureurs d'un tyran de Judée. Trois  
siècles plus tard la doctrine de cet enfant donne  
au monde le spectacle inouï des solitaires de l'E-  
gypte et livre les derniers assauts au paganisme  
retranché dans Alexandrie. Encore quelques  
siècles, et les disciples de Mahomet viennent,  
avec la torche et le glaive, faire triompher la loi  
de leur prophète. C'est ici que saint Louis, re-  
présentant de la chevalerie chrétienne, accourt  
offrir le duel à l'Islamisme. Et long-temps après,  
au nom de l'intelligence et de la liberté du monde,  
c'est encore la gloire française qui sillonne comme  
un éclair la nuit profonde de l'Egypte.

### AUX RETARDATAIRES.

*Nous sommes fâché d'avoir encore à rappeler à  
plusieurs de ceux qui se sont inscrits comme Abonnés  
au COIN DU FEU, qu'ils n'ont pas encore rempli la  
condition du Paiement d'avance. S'il faut que nous  
employions un Collecteur et entrons cet article dans  
nos livres, nous prévenons ceux qui nous y obligeront  
qu'il auront à payer DEUX CHELINS et DEMI de plus  
par année pour frais de collection et d'entrée et pour  
le délai.*

*Ceci ne s'adresse pas à ceux qui ont des balances  
de compte contre nous.*

### CONDITIONS.

LE COIN DU FEU est publié une fois par se-  
maine, le Samedi.

Le prix de l'abonnement est de DEUX PLAS-  
TRES par année, payable d'avance par semestres  
non compris les frais de poste, qui sont de quatre  
chelins par année.

Lorsque quelqu'un s'abonnera dans le cou-  
rs d'un semestre, et qu'on ne pourra pas lui complé-  
ter le semestre, il ne paiera que pour le restant du  
semestre, le désir des propriétaires étant que tous  
les abonnements expirent aux mêmes époques,  
afin que l'avis qu'ils donneront le dernier mois  
de chaque semestre puisse servir à tous les Abon-  
nés.

A la fin de l'année les Abonnés recevront gra-  
tis une Table des Matières.

S'adresser par lettres affranchies aux proprié-  
taires soussignés, Basse-Ville, Rue Lamontagne  
No. 6.

FRÉCHETTE & CIE.

### AVIS AUX AGENTS ET ABONNÉS.

Messieurs les Agents du *Canadien*, à la cam-  
pagne, qui voudront bien agir comme Agents pour  
le *Coin du Feu*, et qui recevront le prix d'abon-  
nements, auront le soin de nous faire parvenir ce  
qu'ils recevront, car le *Coin du Feu* ne sera  
adressé qu'à ceux dont l'abonnement nous sera  
parvenu, avec le prix du port pour un semestre.

Les Abonnés et Agents des Campagnes du  
District de Montréal, pourront, s'ils le trouvent  
plus commode, faire leurs paiements ou ré-  
mises entre les mains de M. E. R. FABRE, Li-  
braire, Agent Général pour le District de Mont-  
réal.

Imprimé et publié par ETIENNE PARENT, Avo-  
cat, No. 3, Rue La Porte, Québec, et JEAN BAP-  
TISTE FRÉCHETTE, Imprimeur, No. 6, Rue  
Lamontagne, Basse-Ville, Québec, Propriétaires.